

tilité. Cette tension portait les compagnies maritimes à hâter la livraison des dépêches d'Europe, et, pour cela, les capitaines allaient jusqu'à l'imprudence. Ils rasaient de très près les falaises.

Les télégraphistes du cap n'avaient pas les merveilleuses facilités d'aujourd'hui. S'il faisait beau, ils allaient eux-mêmes recueillir le courrier sur le paquebot. Si la mer était mauvaise, l'aventure devenait téméraire, et même impossible. Le commissaire du navire confiait alors les documents à une bouée de métal hermétiquement close, et jetait le tout par-dessus bord, à la grâce de Dieu. C'était ensuite une course audacieuse entre rameurs. Quiconque remettait le barillet au télégraphe, dans les douze heures, touchait une prime.

A quatre milles au nord du cap, se dessinait une petite anse : Clam Cove. C'est ici que les paquebots lâchait la bouée. Il n'y a pas d'endroit plus désolé. Un paysage de rochers nus, avec, comme arrière-plan, quelques pins rachitiques. Une vingtaine de huttes, abandonnées aujourd'hui, animaient seules la solitude du havre. L'anse était à demi fermée par des récifs où l'onde écumait constamment. Il était dangereux de s'y aventurer en barque, dans la nuit ou dans la brume.

Les inquiétudes de l'époque attristaient profondément Pierre Lirette, le cadet des pêcheurs de l'anse. Agé de vingt ans, gaillard solide et fort comme deux, le combat ne l'effrayait pas ; mais son âme se révoltait à la pensée de verser le sang d'un homme, même pour protéger son propre foyer, et ceux qu'il chérissait. La garnison de Saint-Jean se préparait à de graves événements. Il serait sans doute forcé de gagner la capitale. Ses projets d'avenir allaient être brisés. Depuis le Jour de l'An, Pierre était fiancé. Il devait se marier en juin, avec Marie Guitard, que le doyen des pêcheurs, Jean LeMoyne, avait adoptée en 1856. Orpheline à douze ans, elle avait donné toute son affection à Pierre, son compagnon d'enfance, orphelin comme elle. Leur vie avait été sereine. L'horizon s'assombrissait. C'est ce qui rendait Pierre si mélancolique, le matin du lundi, 27 avril.

Depuis vingt-quatre heures, on attendait l'*Anglo-Saxon*, de la ligne Edmonston-Allan, qui devait donner d'importantes lettres avant de mouiller à Portland. La nuit avait été épouvantable. Des goélettes, retenues au large par la bourrasque et la neige, s'étaient éventrées sur des banquises. A l'anse, des débris de carènes et de